

**Télé, ce soir et demain : sam
29, dim 30 août 2026. GLUCK :
Iphigénie en Aulide,
Iphigénie en Tauride
(Tcherniakov / Haïm, Aix
2024)**

**IPHIGÉNIE en huis clos familial... Le
metteur en scène russe Dmitri
Tcherniakov, après avoir réécrit à Aix
les opéras de Mozart, aborde à l'été 2024
les deux Iphigénies de C. W. GLUCK (en
Aulide, puis en Tauride) – dont il fait
un diptyque en une seule soirée. Pour
relever ce défi lyrique, la soprano
américaine Corinne Winters incarne les
deux Iphigénies, bouleversante figure
féminine qui ose s'insurger contre
l'injustice divine...**

Photo : Corinne Winters incarne les 2 Iphigénies de Gluck ©
Monika Ritterhaus / Arte

Depuis le Grand Théâtre de Provence, **Dmitri Tcherniakov** aborde deux opéras français du Chevalier Gluck. Un défi lyrique qui est aussi une performance théâtrale pour le metteur en scène, vocale, pour l'héroïne Atride, appelée à incarner les deux Iphigénies. Au pupitre, la cheffe d'orchestre Emmanuelle Haïm et, dans le double rôle-titre, la soprano **Corinne Winters**. **Première pièce** : la flotte de l'armée grecque, conduite par Agamemnon, vogue vers Troie (pour y libérer Hélène). Mais le vent fait défaut et Diane, la déesse de la chasse, réclame le sacrifice d'Iphigénie, la fille du roi mycénien... **Seconde pièce** : Iphigénie cauchemarde : elle a vu sa mère, Clytemnestre, assassiner son père, tandis qu'elle-même tuait Oreste, son frère. Thoas, le roi des Scythes, alarmé par l'oracle qui lui a prédit qu'un étranger causerait son trépas, a ordonné que toute personne arrivant en Tauride soit mise à mort... Ainsi Gluck met en musique les 2 visages d'Iphigénies : victime en Aulide mais chasserresse en Tauride (purchassant son frère Oreste, meurtrier de leur mère Clytemnestre...).



Victime et bourreau□La malédiction des Atrides inspire Gluck qui après Vienne, triomphe à Paris en réformant propre aux années 1770, l'opéra français du XVIII^e. Iphigénie, la fille de Clytemnestre et d'Agamemnon, en guerre contre les

Troyens, est tour à tour victime (Iphigénie en Aulide, 1774) et bourreau (Iphigénie en Tauride, 1779). Plongeant le spectateur dans la demeure familiale, hantée par ses morts, **Tcherniakov** pour lequel le noyau familial a toujours été le

cadre des intrigues tragiques (et obsessionnelles), déploie « un processus de déshumanisation aux résonances contemporaines ». Le spectacle s'inscrit dans un cycle de violence sans fin – elle réunit autour de la soprano américaine **Corinne Winters** dans le double rôle-titre, plusieurs solistes français de premier plan...

ARTE, sam 29 et dim 30 août 2026, 00h15. Le deux opéras Iphigénies de **Gluck** en une seule soirée au Grand Théâtre de Provence, Festival d'Aix en Provence 2024. **Dmitri Tcherniakov** (mise en scène), **Emmanuelle Haïm** (direction)...

présentation

LIRE aussi notre présentation des deux Iphigénies de Gluck par Dmitri Tcherniakov :
<https://www.classiquenews.com/live-stream-opera-aix-en-provence-2024-gluck-iphigenie-en-aulide-iphigenie-en-auride-par-dmitri-tcherniakov-jeu-11-juillet-2024-19h15/>

VIDÉO

Production lyrique en REPLAY sur ARTE.TV :
<https://www.arte.tv/fr/videos/119007-000-A/gluck-iphigenie-en-aulide-iphigenie-en-auride/> – En replay jusqu'au 27 sept 2026.

L'éminent compositeur Christoph Willibald Gluck s'est inspiré de la Grèce antique pour créer deux opéras majeurs en 1774 et 1779. Des siècles plus tard, le metteur en scène Dmitri Tcherniakov donne un nouveau souffle à cette partition portée par la remarquable Corinne Winters.

À 0h20 sur Arte. Opéras de Christoph Willibald, Ritter von Gluck. Réalisé par Andy Sommer (Grand Théâtre de Provence, Festival d'Aix-en-Provence, 2024). 3h50. Avec Corinne Winters, Russell Braun, Véronique Gens. Inédit.

CRITIQUE, opéra. GENEVE, Bâtiment des Forces motrices, 26 avril 2006. PUCCINI : Madame Butterfly. Corinne Winters, Stephen Costello, Andrey Zhilikhovsky, Kai Rüütel-Pajula... Barbora Horakova / Antonino Fogliani

Avec son nom qui annonce l'hiver et sa voix qui

exalte le printemps, **Corinne Winters** est actuellement l'une des plus belles Butterfly qu'on puisse entendre sur la scène internationale. Elle triomphe en ce moment dans l'opéra de **Giacomo Puccini** au Grand Théâtre de Genève – transféré dans le vaste Bâtiment des Forces Motrices pendant la réfection du bâtiment principal.

Corinne Winters habite la scène, l'enchanté, la bouleverse. Sa voix, souple comme la soie, d'une irréprochable musicalité, semble naître de chaque geste. Et puis il y a ce miracle : la vérité – la vérité de son personnage. L'émotion qu'elle dégage vous prend à la gorge. Ah, Cio-Cio San... « femme-papillon », d'une grâce si poignante qu'elle en devient presque insoutenable !

Le duo d'amour du premier acte, qu'elle tisse avec **Stephen Costello**, a une intensité rare. Lui, ténor clair, aux aigus francs et lumineux, campe un séduisant Pinkerton. Dans l'affaire, il y a un troisième partenaire qui fait merveille : l'**Orchestre de la Suisse Romande**, dirigé par **Antonino Fogliani**. L'orchestre respire, ondule, se replie, bondit comme une mer en mouvement. De ses profondeurs jaillissent des solos d'une exquise finesse.

Autour du couple tragique de la soprano et du ténor gravitent d'autres présences, solides et sensibles : **Andrey Zhilikhovskly** prête à son magnifique Sharpless une humanité grave, tandis que **Kai Rüütel-Pajula**, belle mezzo, nous offre une Suzuki attentive, chaleureuse. Son duo du troisième acte avec Corinne Winters est un moment suspendu, tissé de douleur retenue.

Tout cela se déroule dans la mise en scène subtile et esthétique de **Barbora Horakova**. Le décor est constitué d'une maison aux parois mobiles et transparentes, entre lesquelles

vont et viennent les ombres du passé. La metteuse en scène a imaginé l'histoire comme un retour : l'enfant de Cio-Cio San et Pinkerton devenu homme, revient sur les traces de sa naissance. Vêtu d'un *trench-coat*, on le voit errer parmi les vestiges de ses origines. À ses côtés, sa nouvelle épouse américaine l'accompagne dans sa quête silencieuse. Barbora Horakova, qui pratique l'esthétisme dans le modernisme est de celles dont on a besoin pour nous débarrasser de tous ces metteurs en scène glauques dont *wokisme* encombre nos scènes.

Les **Choeur du Grand-Théâtre de Genève** est très bon, fort attendu dans le fameux passage à bouche fermée, au cours duquel Barbora Hovakova a imaginé l'intervention sensuelle d'une danseuse.

Tout cela est de bien bon goût. Oh, la magnifique « *Butterfly* » de Genève !

CRITIQUE, opéra. GENEVE, Bâtiment des Forces motrices, 26 avril 2006. PUCCINI : Madame Butterfly. Corinne Winters, Stephen Costello, Andrey Zhilikhovsky, Kai Rüütel-Pajula... Barbora Horakova / Antonino Fogliani. Crédit photographique (c) Carole Parodi

CRITIQUE, opéra. LYON, Opéra,

**Le 29 mars 2023. JANACEK :
Katia Kabanova. Elena Schwarz
/ Barbara Wysocka.**

**Une mise en scène spectaculaire, très
convaincante, un casting exemplaire et
une direction efficace pour cette
nouvelle production lyonnaise très
féminine du chef-d'œuvre de Janáček.**

Sur scène un immeuble miteux de 3 étages, au décor glauque, évoquant l'esthétique des immeubles soviétiques, image puissante de la société patriarcale évoquée dans l'opéra. Un escalier extérieur relie les deux parties de l'immeuble, tandis que sur le côté droit de la scène un tourniquet non moins décati, sert à amuser deux enfants qui passent de temps en temps. La mise en scène de **Barbara Wysocka** est sans concession, volontairement crue et dérangeante, puissamment précise dans la psychologie des personnages, d'autant plus efficace que l'œuvre est dense, sans temps mort ; elle est renforcée par les décors arides et oppressants de **Barbara Hanicka**, les costumes contemporains de **Julia Kornaka** et les lumières crues de **Bénédict Zehm**.

Katia ou la cité des femmes

CORINNE WINTERS, magistrale Katia...



La lecture de la metteuse en scène polonaise souligne moins la victimisation de l'héroïne que son désir irrépessible de liberté. L'échec de sa liaison avec Boris Grigorievitch, qui finira par l'abandonner, sa complicité avec son amie Varvara, plus heureuse avec son amant Vania Koudriach, qui parviendront à fuir Moscou, la pousseront à se jeter dans la Volga, incapable de trouver un quelconque espace de liberté dans une

société conçue par et pour les hommes.

Dans le rôle-titre, **Corinne Winters**, qui a déjà incarné Katia à Salzbourg et à Genève en octobre dernier, est magistrale de présence scénique, magnifiée par une voix large et puissante, elle y déploie toute la gamme des affects, amoureuse transie et fébrile en présence de son amant, littéralement tétanisée face aux objurgations de son odieuse belle-mère. Boris est incarné par **Adam Smith**, ténor racé au timbre lumineux et aux aigus perçants qui jamais ne trahissent un défaut d'élocution ; il fait preuve lui-aussi d'une vaillance scénique remarquable. La jeune Varvara, sans doute le personnage le moins sombre de l'intrigue, est brillamment défendue par la mezzo **Ena Pongrac**, voix à la fois solaire et délicate qui éclaire tel un astre le sombre tableau du drame.

Dans le rôle de Thikon, l'époux de Katia, le ténor **Oliver Johnston** est en phase avec son personnage : voix de ténor plus légère, écrasée par sa mère, qui a les traits et la voix stentoréenne de **Natascha Petrinsky**, elle aussi remarquable de fureur contenue, dont les cris parfois stridents convainquent moins par leur charme alliciant que par la causticité dramatique qui s'en dégage et qui sied parfaitement au personnage. Celui de Koudrach est superbement campé par le ténor **Benjamin Hulett**, à la voix ample et très bien soutenue, tandis que dans le rôle de Dikoï, on retrouve avec bonheur **Williard White** qui, malgré ses cinquante ans de carrière et moins d'éclat dans la voix, émerveille par la profondeur et la stabilité d'un timbre qui là encore colle au plus près au caractère du personnage malmené par son épouse acariâtre. Le rôle discret de Kouliguine est somptueusement défendu par le ténor **Pawel Trojak**, membre du Lyon Opéra Studio, dont la voix bien affermie et d'une sonorité roborative, fait merveille. Les autres membres de l'Opéra Studio, **Karine Motyka**, **Giulia Scopellitti**, **Alexandra Guérinot** et **Robert Lewis**, remplissent idéalement leur rôle respectif.

Comme toujours préparés avec talent et précision par **Benedict Kearns**, les Chœurs font preuve d'une grande maîtrise dans la diction et d'une homogénéité de l'ensemble, renforcés par une non moins dynamique présence scénique.

Dans la fosse, la cheffe **Elena Schwarz** dirige avec fougue les forces de l'**Orchestre de l'Opéra de Lyon**, même si on eût souhaité un peu plus de nuances dans la gestion de cette riche matière sonore. Au final, une production presque exclusivement féminine qui n'est pas loin d'être une référence et permet à l'Opéra de Lyon, après l'annulation de l'opéra de Boesmans prévu en juin, de conclure sa saison en beauté.



CRITIQUE, opéra. LYON, Opéra, le 29 mars 2023. JANACEK /Janáček : *Katia Kabanova*. Corinne Winters (Katia Kabanova), Natascha Petrinsky (Marfa Kabanova), Adam Smith (Boris Grigorievitch), Oliver Johnston (Tikhon Ivanovitch Kabanov), Ena Pongrac (Varvara), Benjamin Hulett (Vania Koudriach), Williard White (Saviol Prokofievitch Dikoi), Karine Motyka (Glacha), Pawel Trojak (Kouliguine), Giulia Scopellitti (Feklouchka), Alexandra Guérinot (Une femme du peuple), Robert Lewis (Un passant), Barbara Wysocka (Mise en scène), Barbara Hanicka (Décors), Julia Kornaka (Costumes), Benedict Zehm (Lumières), Benedict Kearns (Chef des chœurs), Orchestre et Chœurs de l'Opéra de Lyon, Elena Schwarz (Direction). Photos © JL Fernandez – [A l'affiche de l'Opéra de Lyon, jusqu'au 13 mai 2023](#)

CRITIQUE, opéra. GENEVE, Grand Théâtre, le 23 oct 2022. Janacek : Katia Kabanova. Tomas Netopil / Tatjana Gürbaca

Après L'Affaire Makropoulos en 2020, puis Jenufa l'an passé, l'Opéra de Genève poursuit l'exploration du legs lyrique de

Leos Janacek, encore largement méconnu du grand public. Ainsi de **Katia Kabanova** (1921), qui adapte la pièce L'Orage (1859) d'Alexandre Ostrovski (dont l'histoire rappelle celle de Madame Bovary). Pilier du répertoire en Russie, cette pièce reste peu donnée sous nos contrées, même si Denis Podalydès en présentera une production très attendue l'an prochain, aux Bouffes du Nord à Paris et en tournée dans toute la France. En attendant, il faut courir découvrir l'adaptation qu'en fit Janacek, en resserrant l'action autour des tourments de l'héroïne. C'est là en effet l'un des chefs d'oeuvre du compositeur tchèque, qui fut inspiré par l'histoire oppressante d'une femme prise dans l'étau de l'hypocrisie des conventions sociales, lui rappelant sa propre relation obsessionnelle et impossible avec Kamila Stösslová, mariée tout comme lui.

Tout amoureux de l'orchestre ne voudra pas se priver de ce bijou de raffinement à l'orchestration portée par des bois aériens, où Janacek fait l'étalage de ses courts motifs mouvants et ductiles, toujours au service de son sens dramatique affirmé : très affutée, la direction de **Tomas Netopil** est une merveille de bout en bout, allégeant les textures au service de tempi allants, mais jamais précipités. On aime aussi l'attention à bien différencier les climats, faisant ressortir toutes les spécificités des caractères en présence.



Déjà applaudie l'an passé en Jenufa, **Corrine Winters** donne dans le rôle-titre, une composition saisissante, offrant un mélange de fragilité et de force, en lien avec les intentions de la mise en scène de **Tatjana Gürbaca**. Sa voix chaude et bien projetée donne beaucoup de satisfaction, malgré quelques rudesses dans l'aigu. A ses côtés, la fraîcheur de timbre rayonnante d'**Ena Pongrac** (Varvara) permet de bien figurer ce rôle, sorte de double positif de Katia, qui choisit de fuir le village corseté pour affronter la vie. Que dire, aussi, du toujours parfait **Ales Briscein** (Boris), qui n'a pas son pareil pour porter haut sa voix éloquente et son émission claire ? Quelle présence, encore, chez **Tomas Tomasson**, idéal de morgue et de brutalité en Dikoj, tandis que **Magnus Vigilius** est un Tichon de luxe, à l'émission sonore et parfaitement placée. Malgré quelques positionnements de voix un peu raides, **Elena Zhidkova** impressionne tout autant en belle mère Kabanicha, à

force de composition aussi lunaire que vénéneuse.

On pense plusieurs fois aux huis clos étouffants d'un Fassbinder ou d'un Ozon (surtout le film « Huit Femmes ») avec la proposition scénique très stylisée de **Tatjana Gürbaca** : souvent figés et éloignés les uns des autres en un ballet milimétré, les personnages évoluent en un espace réduit, qui sert autant de caisse de résonance sonore (offrant un merveilleux confort acoustique aux interprètes) que de symbole de leur horizon social réduit. L'attention à la direction d'acteurs constitue le grand point fort de cette mise en scène toujours juste, même si l'on peut être surpris par certains partis-pris, montrant une Katia plus rebelle et provocatrice qu'attendu, de même qu'un couple Kabanicha-Dikoj plus trivial que jamais. De quoi animer cet opéra assez bref (environ 1h30) d'une constante vitalité sur le plateau, toujours en lien avec les moindres intentions musicales. Une réussite à ne pas manquer, à voir jusqu'au 1er novembre dans la belle cité genevoise.



CRITIQUE, opéra. GENEVE, Grand Théâtre, le 23 octobre 2022.
Janacek : Katia Kabanova. Corrine Winters (Katia Kabanova), Ales Briscein (Boris), Elena Zhidkova (Kabanicha), Magnus Vigilius (Tichon), Tomas Tomasson (Dikoj), Sam Furness (Vana), Ena Pongrac (Varvara), Chœur du Grand Théâtre de Genève, Alan Woodbridge (chef de chœur), Orchestre de la Suisse Romande, Tomas Netopil (direction musicale) / Tatjana Gürbaca (mise en scène). A l'affiche du Grand Théâtre de Genève jusqu'au 1er novembre 2022. Photos : Carole Parodi

